ARTHUR D'ANGLEMONT

L'HARMONIE SOCIALE

PAR

LA SCIENCE UNIVERSELLE



PARIS
Typographie A.-M. Beaudelot & A. Méliès
16, RUE DE VERNEUIL, 16

1890

L'HARMONIE SOCIALE

PAR

LA SCIENCE UNIVERSELLE

De même que l'homme, pour passer de l'âge d'enfance à l'âge adulte, traverse une phase particulière d'existence où il ressent les effets d'une nouvelle transformation qui doit le conduire à un état plus élevé de son être, de même l'homme collectif, ou social, est appelé à traverser une évolution analogue lorsqu'est arrivée pour lui l'époque d'une même transformation.

Si donc le jeune homme, la jeune fille, à ce moment de la vie, se trouvent dans le trouble des sens, dans une sorte d'énervement qui, parfois, se traduit soit par une paresseuse langueur, soit par de vagues désirs qui peuvent être désordonnés dans leur inconscience, il n'en peut être autrement pour l'humanité quand elle est arrivée à ce même âge de sa longue carrière.

Nous voyons, en effet, beaucoup d'hommes à notre époque, sous l'influence de cet âge pubère des sociétés, livrés à tous les effarements, à toutes les fantaisies de la jouissance, recherchant les sensations à outrance et vivant sans autre but que celui des satisfactions matérielles. L'oisiveté, l'horreur du travail chez quelques-

uns les conduit au vol, les conduit au crime quand ils manquent de moyens d'existence, tandis que les privilégiés de la fortune, quand ils se cantonnent dans l'égoïsme, demeurent sourds aux plaintes et aux angoisses des plus malheureux.

Tout est renversé, pour ainsi dire, en ce triste âge humain, surtout quand il a atteint le dernier paroxysme des aberrations, ainsi que nous ne le voyons que trop de nos jours, où le sens moral, éperdu, se jette étourdiment dans tous les écarts.

Les écrivains, dont la mission est de relever les âmes en leur faisant contempler l'idéal du beau, du juste et du vrai, qui est le progrès, entraînent souvent aujourd'hui leurs lecteurs dans la fange et les ignominies de la pensée, sollicitant les passions les plus brutales, qui rendent l'homme inférieur aux animaux.

Mais l'heure est venue où les orgies du corps et de l'âme doivent prendre fin et où le regard, assombri par le remords de la conscience endolorie, doit se détourner des lieux de débauche et s'élever en haut pour y chercher une autre voie.

Si ces esprits égarés sont le petit nombre, ils n'en sont pas moins un danger menaçant pour l'humanité tout entière, qu'ils tendent à gangrener de plus en plus chaque jour; mais ils ont pour contre-poids les grandes, les nobles intelligences, les dévoués pionniers de l'avenir, à l'âme ardente pour le bien, et qui se sont donné la sainte mission de guérir nos tristes plaies sociales.

C'est dans ces âmes imprégnées des sublimes espérances leur donnant la foi profonde dans l'ère nouvelle qui se prépare, c'est dans ces âmes que s'élabore le travail de la régénération humaine, qui doit faire succéder à l'âge de la dernière enfance maladive sociale que nous traversons, l'âge de la conscience universelle qui ne doit point tarder à éclore.

Pour opérer ce grand redressement dans les esprits,

il ne suffit plus aujourd'hui de dogmatiser par des formules qui sont demeurées stériles. La raison humaine ne se contente plus de vagues promesses affirmées, elle veut voir par elle-même, elle veut comprendre ce qui lui est enseigné; ayant cessé d'être enfantine, il lui faut les preuves du vrai pour qu'elle puisse l'accepter, il lui faut la démonstration rigoureuse que doit lui donner la science réelle appelée à lui faire connaître les origines et le *devenir* des êtres et des choses. C'est seulement alors que comprenant le pourquoi de la vie, que comprenant les causes de sa propre existence d'après les lois des destinées qui l'ont fait naître, l'homme cessant de marcher en aveugle voudra s'éclairer de la lumière que, seule, la science du vrai peut engendrer.

Jusqu'à notre époque, c'est en vain que cette science, qui est la science universelle, eût été enseignée, parce que l'humanité trop jeune encore, n'eût point été capable de la comprendre. L'enfant humain collectif, ne raisonnant pas plus que l'enfant individuel, a accepté, les yeux fermés, les croyances qui lui ont été imposées, jusqu'au moment du premier éveil de la pensée. C'est seulement alors que, proclamant le libre examen, il fit acte de sa première indépendance intellectuelle, et qu'ayant brisé les langes de l'enfant, il voulut s'affranchir de l'oppression morale de ses maîtres.

Mais l'enfant collectif, bien qu'il entrât déjà dans la première période de l'adolescence, n'était point assez mûr pour créer de toutes pièces la science intégrale. Ce ne fut qu'à la suite de longs tâtonnements que s'édifièrent par l'observation des phénomènes de la nature, les premières sciences expérimentales, s'étayant sur les sciences mathématiques qui leur servirent de contrôle et de solide appui.

Les sciences du visible et du tangible sont tout le domaine de l'enfance scientifique qui n'admet encore aujourd'hui que ce qui tombe sous les sens, et rien de

plus, la vue de l'esprit, qui est celle de l'invisible, n'étant encore que le partage de quelques-uns. Voilà pourquoi la science de notre époque, repoussant tout ce qu'elle ne peut saisir ou mesurer, rejette impitoyablement les grandes inconnues qui, seules, peuvent enseigner les principes universels et les causes éternelles de tout ce qui est.

La philosophie moderne, et même la philosophie des anciens, plus savante que la nôtre, l'une et l'autre ont échoué dans leurs investigations, parce qu'elles ont négligé de rechercher la vérité dans le grand ensemble des choses, là où réside l'existence intégrale, modèle suprême de toutes les existences, aussi bien de la plus petite que de la plus grande.

Ne sachant entrevoir Dieu, ne sachant concevoir l'âme humaine, ne sachant s'affirmer les destinées immortelles des êtres, combien de philosophes les ont niés, entraînant dans leur cécité tous ceux dont la vue se laissait couvrir par le même bandeau. Mais, à côté de ces intelligences qui n'ont voulu voir que par les yeux du corps, d'autres plus avancées, et douées de la vue intérieure, ont compris l'existence de l'esprit, quoiqu'il fut insaisissable, aussi bien que l'existence de la matière.

Or, la matière, quand on l'envisage dans ses mystérieuses profondeurs, peut conduire à l'esprit, comme l'esprit seul peut expliquer la matière. Mais quoique notre pensée soit emprisonnée dans une enveloppe matérielle grossière qui lui interdit la vue de l'invisible (même celle des atomes de la matière), malgré son infimité, elle possède un instrument magnifique, celui de la *raison*, qui lui donne la *sagacité*, le *jugement* et la *logique*, avec lesquels elle est assez puissante pour marcher à la conquête des grandes découvertes qui sont celles de l'idéal réalisable.

Toutefois, la raison humaine est impuissante si elle ne se confie aux lois de la nature, qu'elle doit découvrir

d'abord pour en faire ses propres guides, car sans leur direction elle demeure stérile, parce qu'il lui manque les données du plan divin universel, dans l'ignorance duquel elle ne peut rien édifier qui soit conforme au vrai.

C'est ce plan, admirable dans son unité, qui s'étend à toutes les formes de vie malgré leurs innombrables variétés et dont la science universelle démontre l'existence, qui éclaire de sa vive lumière le principe de toutes les formations, de tous les fonctionnements, de toutes les évolutions des êtres.

Mais comme un tel plan ne peut s'être formé de lui-même, indépendamment d'une intelligence suprême qui en soit l'éternel auteur, il faut donc, pour comprendre les harmonies de la vie du Grand-Tout, remonter jusqu'à celui qui en est le perpétuel organisateur et dont l'âme, qui anime ce grand total, se laisse entrevoir dans les astres sans nombre qui scintillent dans toutes les profondeurs des cieux.

Ce n'est point assurément de simples affirmations qu'il faut se contenter (ainsi qu'on l'a fait jusqu'ici), pour fonder la *science philosophique démonstrative;* une telle science ne doit procéder que par théorèmes étroitement enchaînés les uns aux autres et reposant sur la loi de série naturelle, loi admirable qui, partout, engendre l'ordre et l'harmonie et fait comprendre la simplicité des procédés sublimes présidant au mécanisme de la vie universelle.

Sur de telles bases, rien n'étant jamais livré au hasard ni aux caprices de l'imagination vagabonde, la science philosophique devient positive dans toutes ses abstractions, aussi bien que les sciences mathématiques, dont elle-même donne le tracé de leurs origines et de leurs lois.

Ainsi envisagée, la philosophie intégrale, qui est l'objet de l'œuvre que nous traitons, se confond avec la science intégrale; et comme la science intégrale est elle-

même celle de Dieu, qui absorbe en soi le Grand-Tout des existences, cette science est donc démonstrative du Grand Etre infiniment suprême, en même temps qu'elle explique d'une manière générale toutes les formes de vie qui sont les fragments nécessaires de la sienne.

D'après ces considérations, Dieu apparaît comme la base nécessaire à la fondation de la grande science totale, science incompréhensible s'il n'est connu lui-même, car étant l'archétype suprême de toutes les formes de l'être, il n'est aucune de ces formes qui puisse être décrite dans sa plénitude, indépendamment de la connaissance de Dieu qui est l'alpha et l'oméga de tout ce qui existe.

C'est pour cette raison que l'âme humaine nous est restée jusqu'ici entièrement inconnue, parce que cette âme est une fraction de la grande âme de Dieu, dont nul n'avait bien compris l'existence, et que le regard n'avait point aperçue dans les cieux. Et comme notre âme est le moteur nécessaire de notre organisation corporelle, qu'elle anime de sa propre vie, c'est en vain que la science biologique voudra expliquer le mécanisme fonctionnant de la vie humaine, s'il lui manque la connaissance de son moteur.

Mais tout est uni, tout est lié dans la nature par les liens d'une étroite solidarité entre le créateur et la créature ; aussi, pour connaître Dieu et pouvoir nous élever jusqu'à lui, faut-il que nous abordions d'abord l'étude des êtres les plus infimes. C'est alors que, par degrés successifs, apparaissent des formes d'existence de plus en plus perfectionnées, reconnues nécessaires par les attributions indispensables qui leur sont données dans le grand fonctionnement de la vie universelle.

De là, les sous-règnes, éléments primordiaux de toutes les formes de vie ; de là, les règnes, collaborateurs de la divinité et s'élevant de plus en plus dans la hiérar-

chie qui les renferme, en raison de leurs capacités de plus en plus transcendantes et des mérites qu'ils ont acquis par leurs incessants labeurs.

Comment l'être pourrait-il gravir jamais ces altitudes qui s'ouvrent incessamment devant lui, s'il ne possédait en soi la vie inextinguible, non pas cette carrière éphémère de l'homme, qui souvent s'éteint dès son premier jour, mais celle qui se renouvelle et qui se poursuit sans fin, indestructible dans l'essence de l'être, qui est son âme.

C'est à ce renouvellement intarissable des carrières corporelles des êtres jusqu'au moment de leur plus grande élévation, là où commencent leurs carrières incorporelles, c'est à ce renouvellement de la vie à travers les innombrables variations des destinées, qu'est due la transformation consécutive de toutes les espèces, perpétuellement secondée par la loi de progrès.

Que la mort soit entièrement destructive des êtres, qu'elle anéantisse à jamais l'essence première qui est leur âme, et non seulement serait annihilé pour toujours celui qu'atteindrait cette mort absolue, mais aucune création d'espèces autre que la création première des atomes minéraux, n'aurait pu se réaliser. En effet, la nature procédant toujours avec une majestueuse lenteur dans toutes ses formations, agit sur les mêmes êtres pour leur faire gravir des échelons spécifiques nouveaux, au fur et à mesure que les capacités acquises par leur âme permettent leur introduction en une espèce nouvelle.

Autrement, de quelle manière les capacités déterminantes d'espèces non encore engendrées pourraient-elles être élaborées, si ce n'était pas l'âme de l'être qui, d'abord, les produit en soi pour les transmettre ensuite au corps auquel elle est unie? car tout effet ne peut dériver que d'une cause rationnelle expliquée par la logique, mère de toutes les certitudes.

D'ailleurs, en même temps que la périodicité des carrières corporelles chez les êtres assure le fonctionnement régulier des évolutions continues des espèces et explique les plus profonds mystères de la nature, une loi de justice souveraine émane de cet ordre de choses pour donner à chacun l'équitable salaire qu'il a acquis pendant le cours de la carrière accomplie.

Si la loi qui régit les destinées de chaque être ne devait s'appliquer jamais qu'à une seule vie parcourue, le plus souvent elle ne pourrait être juste, contrariée qu'elle serait par les événements qui modifient les situations présentes. Mais comme les carrières des êtres se renouvellent et donnent lieu à des classements déterminatifs d'autres destinées, on conçoit que chacun puisse être rétribué suivant ce qu'il vaut et ce qu'il a mérité, le bien accompli devant recevoir sa récompense, comme le mal doit être châtié, non pour punir le coupable, mais seulement pour le redresser.

La persistance de la vie, qui se continue au delà de la carrière corporelle, et le retour de l'être dans l'humanité pour s'y perfectionner jusqu'à ce qu'il ait élaboré tout ce qu'il peut acquérir en son propre règne, assure à l'homme d'autres carrières plus fertiles, plus heureuses, car le progrès ne s'arrête jamais dans son vaste essor et conduit l'être, d'étapes en étapes ascendantes, à la suite des siècles de siècles, vers les sommets suprêmes où règne la divinité.

Mais ce n'est point en travaillant seulement pour nous-mêmes, en vue d'un égoïste bonheur, que nous pourrons jamais nous élever dans ces hautes régions de la vie, car celui qui n'a en vue que la récompense qu'il recherche, sans se soucier du bonheur de ses frères, n'est pas digne de cette récompense, qu'il ne convoite que pour lui seul et qui n'est acquise que pour les âmes qui s'oublient, qui se dévouent, qui se sacrifient pour les faibles et les malheureux, n'obéissant qu'au sublime

amour humain, comme la mère, la véritable mère se dévoue, s'oublie, se sacrifie avec bonheur pour l'enfant aimé.

Qu'importent à Dieu les prières dans les temples, quand ces prières intéressées ne s'adressent à lui que pour obtenir les satisfactions de l'égoïsme ? Que lui importe également le bien qui est accompli sans amour, quand celui qui donne ne songe qu'à lui-même, pour recueillir la récompense de ce qu'il n'a point méritée.

Ce que la loi divine nous demande, c'est le grand amour collectif qui est la passion des grandes âmes toujours prêtes à se donner sans retour pour le bien commun, car le bonheur social est le seul garant du bonheur individuel, qui ne pourra être ressenti dans toute sa plénitude qu'à l'époque lointaine encore où le malheur, où la misère et les souffrances auront disparu de la terre.

D'ailleurs, celui qui accomplit cette loi d'amour, celui qui se dévoue au bonheur humain ne travaille-t-il pas également pour lui-même, puisque renaissant dans l'humanité, il retrouvera les institutions nouvelles, les progrès industriels ou scientifiques auxquels il aura collaboré, comme il jouira par l'âme de plus de bonheur, si par ses enseignements, si par de grands exemples, il a su élever le niveau des consciences, il a su agrandir les sentiments supérieurs qui ennoblissent la pensée?

C'est donc le progrès sous toutes les formes, le progrès dans les arts, le progrès moral, le progrès dans la science, se résolvant dans le progrès social, qu'il faut rechercher pour affranchir l'humanité de ses douleurs et sécher ses larmes. Mais, pour cela, il faut qu'elle devienne digne de cet affranchissement, qu'elle n'obtiendra qu'en sachant se vaincre elle-même par la force morale qui, seule, donne la véritable liberté, car *n'est libre que celui qui n'est point sous le joug des insatiables désirs et dont l'âme, toujours maîtresse d'elle-même, sait commander au corps.*

Le droit humain sortira puissant et fort de cette liberté

conquise, car le droit n'est que proportionnel à ce qui a été justement et légitimement acquis; et comment le droit au bonheur peut-il recevoir satisfaction, si celui qui le réclame n'a point su l'acquérir? C'est donc vers la conquête de ce droit que chacun de nous doit diriger ses efforts en s'améliorant par le vouloir du bien, par l'amour, par le savoir qui répand la connaissance du vrai.

Or, la connaissance du vrai, c'est la science, qui est le grand régulateur de tout ce qui existe; et comme la science est l'émanation divine elle-même, c'est elle qui donne la formule universelle de tout ce qui doit être enseigné. C'est donc à la science de tracer les grandes voies de l'avenir humain nous découvrant les plans d'après lesquels nous sommes appelés à édifier un monde nouveau, une humanité nouvelle s'éveillant de l'enfance à demi-inconsciente, pour entrer dans le domaine réel de la pensée.

C'est alors que recherchant les origines, les causes des existences, et qu'entrevoyant les destinées futures, l'esprit humain, se dégageant peu-à-peu des liens grossiers du terre-à-terre, élevera sa pensée vers les régions supérieures de la vie, et entrera en communion avec la grande universalité des êtres.

Mais pour qu'il puisse atteindre à ces sublimes hauteurs, il faut qu'il apprenne d'abord à se connaître lui-même dans ses profondeurs intimes, qu'il ignore encore; il faut qu'il soit instruit de la constitution organique qui lui donne la vie, qui fait mouvoir en lui le mécanisme de ses facultés pensantes et se traduit par l'âme qui est lui-même, âme indestructible comme est indestructible en principe tout ce qui constitue le Grand-Tout éternel, qui est Dieu.

Se connaissant dans son âme, qui lui enseigne le plan divin et l'étude de la nature, se connaissant dans son corps, dont l'anatomie sériaire lui révèle l'unité analogique de toutes les corporéités, l'homme peut concevoir

alors toutes les formes de vie. Dans les espèces graduellement descendantes et inférieures à la sienne, il voit l'amoindrissement successif de l'humain, depuis l'animal supérieur jusqu'au plus humble des végétaux, comme dans les règnes supérieurs au sien il contemple l'archétype dont il est lui-même l'image amoindrie. Enfin, Dieu, modèle suprême, âme des âmes, se reflète dans les règnes qui l'avoisinent le plus et qui vivent ainsi que lui de la vie animique.

La hiérarchie des règnes, conséquence du progrès des formes de vie, s'impose de même par la perfectibilité des êtres, et si les êtres dans leur progression graduellement qualitative, sont doués de capacités sensorielles, de capacités affectives, de capacités intellectives de plus en plus transcendantes, leurs organismes constituants, également de plus en plus subtils en leur substance, se perdent aux regards de l'homme trop inférieur pour pouvoir les contempler, et ce sont ces grandes existences qui résident dans les splendides domaines de l'invisible.

Cependant, comme le plan divin est partout le même dans sa magnifique unité, il permet aux regards de l'intelligence humaine, quoique si peu élaborée encore, de s'élever vers ces sublimes demeures où les sociétés qui les animent étant les archétypes de la nôtre, il peut nous être donné de les voir par la pensée, d'une manière fugitive il est vrai, mais suffisante pour les concevoir dans leur idéale réalité.

Dans ces milieux, comme dans le milieu humain, cette idéale réalité est partout tangible pour tous ceux qui y subsistent; partout elle subit comme ici-bas le contrôle des sens, parce que la substance, il faut bien le reconnaître, est l'élément indispensable à l'esprit lui-même. Ainsi, la perfection qui provient de l'accroissement de la qualité, cette perfection si haute soit-elle, est cependant indissolublement liée à la substance, qu'elle spiritualise de plus en plus, augmentant ses

ténuités, mais sans lui enlever jamais entièrement sa tangibilité.

C'est ce principe des ténuités de plus en plus insondables, de plus en plus perfectionnées de la substance, qui fait concevoir la sublime constitution divine sous son aspect organisé, aussi bien que celle de tous les autres êtres. Autrement, Dieu pourrait-il être en possession des admirables attributs moteurs de sa souveraine puissance agissante, si ces attributs n'étaient eux-mêmes doués de la force motrice inséparable de la substance qui, de cette force, est l'indispensable point d'appui?

Et, de plus, c'est au moyen de sa substance radiante, portant gravés sur ses infinis rayons les plans représentatifs de toutes les lois, que la divinité, distribuant ces mêmes rayons à tous les êtres, à toutes les formes de vie, régit ainsi la nature tout entière, et que les lois universelles, porteurs des formules de la science universelle, exercent la direction incessante de tout ce qui est.

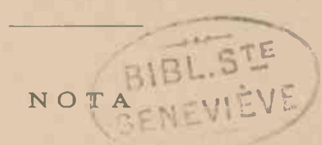
Faire abstraction de la divinité, ainsi que beaucoup d'esprits le font aujourd'hui, c'est donc supprimer simultanément toutes les lois de la vie, c'est supprimer la science, qui est la résultante de ces lois et que la grande intelligence suprême maintient seule dans sa perpétuelle intégrité, aucune autre intelligence que celle de Dieu ne pouvant posséder cette science absolue.

Mais que l'esprit humain, se recueillant dans les profondeurs où peut descendre la pensée, recherche dans les immensités vivantes les éléments de la grande existence totale, il les verra répandant la vive lumière qui doit dissiper graduellement la nuit du passé. Et la vérité scientifique, devenue la religion démontrée, convaincra les intelligences en même temps qu'elle unira les cœurs.

C'est au moyen de la science divine, ce guide suprême faisant s'évanouir tous les mystères, que l'ignorance, cause permanente de toutes nos fautes, de toutes nos

souffrances, de tous nos malheurs, se dissipera peu à peu. L'homme s'instruira alors dans la science morale, dans la science du bien, et, comprenant désormais que le bonheur ne peut être ailleurs que dans la vérité, que dans la justice, que dans le devoir, il sentira naître en lui des aspirations supérieures qui, agrandissant son âme et l'élevant au-dessus de soi-même, lui donneront d'autres goûts, d'autres habitudes, d'autres tendances plus purs et plus nobles dans la pensée.

Un grand et nouvel amour, l'amour collectif, surgira de l'enfance humaine devenue l'adolescence, et les hommes, comprenant enfin la fraternité universelle, pleins de dévouement les uns pour les autres, jetteront les premières bases de la grande famille harmonieuse. A cette aurore des temps nouveaux, les guerres, les misères sociales, toutes les souffrances de l'âme et du corps, tendront à disparaître pour jamais, et une ère inconnue de bonheur venant à éclore dans l'humanité, alors s'accomplira le vœu sublime de celui qui disait à Dieu : « QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE SUR LA TERRE COMME AU CIEL ! »



NOTA

Les pages qu'on vient de lire ont été écrites pour servir d'introduction à l'OMNITHÉISME, science philosophique nouvelle, entièrement démonstrative, qu'on trouvera développée dans un important ouvrage dont le premier volume : LE FRACTIONNEMENT DE L'INFINI (in-8° de 500 pages, avec tableaux sériaires, Prix 6 fr.) vient de paraître au *Comptoir d'Édition*, 14, rue Halévy, à Paris.



COMPTOIR D'ÉDITION, 14, RUE HALÉVY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

OMNITHÉISME

Dieu dans la Science et dans l'Amour.

Le Fractionnement de l'Infini, avec tableaux sériaires. 1 vol. in-8°. Prix 6 fr.

Dieu et l'Être Universel, avec tableaux sériaires et figures. 1 vol. grand in-18 de près de 500 pages. Prix 3 fr. 50.

Enseignement populaire de l'Existence Universelle avec figures dans le texte. 1 vol. grand in-18. Prix 1 fr. 50.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Les Harmonies Universelles	1 vol.
L'Ame humaine	1 vol.
Le corps humain	1 vol.
Le minéral, le végétal, l'animal . . .	
Le règne angélique.	
Le règne archangélique	
L'Être Astral-Social	1 vol.
Dieu et les règnes déitaires	1 vol.

Imp. A.-M. Beaudelot & A. Mélies, 16, rue de Verneuil, PARIS